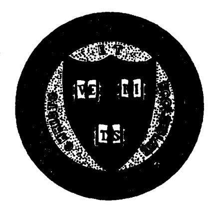

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY





PYRAME ET THISBÉ,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR J. E.. BRUNEAUX, DU HAVRE.

PRIX : 2 FR. 75 CENT.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS - ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1823.

PERSONNAGES.

LE ROI DE BABYLONE.

NARBAL, père de Thisbé.

PYRAME, amant de Thisbé.

THISBÉ, fille de Narbal.

SILLAR, confident du roi.

BERSIANE, confidente de Thisbé.

Les deux premiers actes représentent un salon de Narbal, et le troisième une forêt; on y voit, dans le fond, le tombeau de Ninus, à côté un arbre au pied duquel coule un ruisseau.

La scène est à Babylone.

IMPRIMERIE DE KOUZOU, RUE DE CLÉRY, N° 9, A PARIS.

PYRAME ET THISBÉ.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

THISBÉ, BERSIANE.

THISBÉ.

Enfin, loin du tumulte et des regards d'un père,
Je puis ici t'ouvrir mon âme toute entière,
De mes maux ignorés librement t'éclaircir,
Et par cet entretien du moins les adoucir;
Hélas! depuis long-temps une foule importune
M'ôte ce seul plaisir qui reste à l'infortune,
Et renfermant en moi le plus cruel chagrin,
Me force de paraître avec un front serein;
Quel supplice! grand Dieu! pour déguiser ma flamme,
J'affecte un sentiment qui n'est point dans mon âme;
Tandis qu'abandonnée au plus cruel tourment,
J'aurais tant de plaisir à pleurer librement;
Juste ciel! à nos maux, pour mêler quelques charmes,
Ta bonté nous devait le doux présent des larmes.

BERSIANE.

D'un semblable secret, je puis vous condamner,
Mais la tendre amitié ne sait que pardonner.
Que dis-je? vous souffrez, et loin d'être coupable,
L'infortune à mes yeux vous rend plus respectable;
Ne me cachez donc plus vos destins rigoureux,
Le chagrin qu'on renferme est encor plus affreux.
Parlez, parlez sans crainte, et de ce mal extrême
Reposez le fardeau sur un cœur qui vous aime.



THISBÉ.

Tu le veux, j'y consens, mais toi-même , à ton tour ,
Vas peut-être blâmer un innocent amour ;
Ah ! soit qu'on le condamne , ou bien soit qu'on le loue ,
Malgré moi , Bersiane , il faut que je l'avoue ,
J'aime ; une ardeur brûlante a dévoré mes sens :
Et mes soins pour l'éteindre , hélas ! sont impuissants.

BERSIANE.

Quel est l'heureux vainqueur qui captive votre âme ?

THISBÉ.

Peux-tu le demander ? ce vainqueur est Pyrame ,
Bersiane , c'est là le maître de mon cœur;
Un seul de ses regards enfante le bonheur ;
Je ne pourrai t'en faire une exacte peinture ,
Mais en lui tout surpasse et l'art et la nature,
Et dans le monde entier , jamais rien de si beau
Ne fut représenté sous les traits d'un pinceau.
Ne crois pas que l'amour le rende seul aimable ,
Les dieux dans ce mortel avoueraient leur semblable ;
Et même en le flattant , tout ce que je dirais
Ne ferait qu'affaiblir et son âme et ses traits.

BERSIANE.

Il est permis d'aimer un si parfait modèle;
Mais j'ai peine à penser qu'en tout il soit fidèle ;
Sur ses propres défauts l'on s'aveugle aisément ,
Et plus encor, Thisbé , sur ceux de son amant.
Ah ! l'amour , croyez-moi , cet enchanteur suprême,
Prête un charme invisible à l'objet que l'on aime ,
Corrige ses défauts , embellit chaque trait ,
Et très-souvent d'un rien fait un être parfait.

THISBÉ.

Ne juge point ainsi de l'amant que j'adore,
Avec moi Babylone et l'admire et l'honore;
Né dans un rang obscur comme un autre Bellus ,
Il s'est vengé du sort à force de vertus.

BERSIANE.

Ne vous abusez pas ; un amant qui veut plaire ,
Sait au plus haut degré l'art de se contrefaire ;

L'hymen le rend bientôt à ses premiers penchants,
Et l'on ouvre les yeux lorsqu'il n'en est plus temps.

THISBÉ.

Pour craindre un pareil sort, je connais trop Pyrame,
Le ciel qui fit ses traits a fait aussi son âme;
Bersiane, dis-moi, comment donc voudrais-tu
Qu'il n'eût au fond du cœur qu'une fausse vertu?
Sans connaître les noms d'amant et de maîtresse,
Nous nous aimons déjà d'une égale tendresse;
Et par les mêmes mains élevés et nourris,
Les dieux dès le berceau nous avaient réunis;
Il fut toujours constant et moi toujours fidèle:
A mes yeux le plus beau, me trouva la plus belle,
Il osa me le dire, et ma simplicité
Pardonna sans courroux à sa témérité;
Du plus doux des penchants, innocente victime,
Jamais dans les plaisirs je n'aperçus de crime;
Et l'amour sans obstacle, allumé dans mon sein,
Produisit cette ardeur que tout combat en vain.

BERSIANE.

Apprenez, cependant, Thisbé, par mon organe,
A vaincre un sentiment que la raison condamne;
D'ailleurs, oubliez-vous que d'anciens différents
De Pyrame et de vous divisent les parents,
Et qu'un jour il faudra, quoique vous puissiez faire,
Obéir sans murmure aux volontés d'un père.

THISBÉ.

Si l'on veut que jamais j'immole cet amour,
Il faudra sans pitié m'immoler à mon tour.

BERSIANE.

Voyez déjà combien cet amour vous égare;
Mais puisque vos parents, que la haine sépare,
Semblent nous empêcher de vous voir tous les deux,
Comment pouvez-vous donc, sans sortir de ces lieux,
Entretenir Pyrame et braver tout obstacle?

THISBÉ.

Un Dieu semble pour nous avoir fait un miracle;
Séparés par un mur, nous avons découvert



Qu'à la voix de l'amour il s'était entr'ouvert;
Par cette faible issue, en liberté nos âmes
D'un sentiment contraint vont redoubler les flammes;
O! parents trop cruels dans votre inimitié,
La pierre est plus que vous sujette à la pitié;
Quand vous nous repoussez, ces sensibles murailles
Pour recéler nos feux entr'ouvrent leurs entrailles;
Ainsi jusqu'à présent notre amour sans témoins
Echappe à tous les yeux et trompe tous les soins.

BERSIANE.

Qu'espérez-vous tous deux d'un sentiment si tendre?

THISBÉ.

Du temps et du destin j'ai voulu tout attendre,
Présumant que le ciel, touché de nos malheurs,
Daignerait les finir en unissant nos cœurs;
Mais Pyrame bravant et le sort et mon père,
Veut hâter un hymen qu'à regret je diffère;
Et fuyant loin d'ici, chez des peuples nouveaux,
En plaisir sans contrainte échanger tous nos maux;
Jusqu'ici de l'honneur la voix toujours plus forte
Contre lui, contre moi, contre l'amour l'emporte;
Et d'un père cruel respectant le pouvoir,
J'expire dans ces lieux, victime du devoir.

BERSIANE.

Ne repoussez jamais cette voix légitime;
La désobéissance est le chemin du crime,
Et d'horribles tourments dévorent à loisir
Un cœur qu'en sa jeunesse égara le plaisir;
Ah! sous vos propres yeux, Thisbé, voyez ces filles,
Eternel déshonneur de leurs tristes familles,
Qu'un caprice insensé, qu'un méprisable amour
Dans l'erreur et le vice ont plongées sans retour;
Contemplez de sang-froid l'odieuse bassesse
Où les réduit bientôt un moment de faiblesse;
Hélas! voyez-les fuir de déserts en déserts,
Sans pouvoir dérober leur honte à l'univers,

Et sans jamais trouver dans l'objet de leur flamme
Le moyen d'apaiser les remords de leur âme.
Pour comble, en cet état, souvent leurs ravisseurs
Les délaissent en proie à toutes les horreurs;
Qui pourrait garantir la foi qu'ils ont jurée ?
Tout amour sans estime est de courte durée;
C'est un feu qu'en leur sens alluma le désir
Et qui s'éteint bientôt dans les bras du plaisir.
Hélas ! seules alors au milieu de leur course,
Sans amis, sans parents et sans nulle ressource,
Au dernier des métiers le besoin les résout;
Qui fait le premier pas est capable de tout:
Rien ne les retient plus sur le bord de l'abîme;
Que dis-je ? elles ont mis leur honneur dans le crime!
Et deviennent enfin, après tant de malheurs,
Et l'opprobre du monde et la honte des mœurs.

THISBÉ.

Peux-tu bien comparer mon amour, Bersiane,
A cet amour impur que la raison condamne,
Et mettre au même rang, injuste en ton esprit,
Celle qui suit l'honneur et celle qui le fuit?
Ainsi donc dans l'époux qu'aura choisi son âme
Toute fille doit craindre un séducteur infâme,
Qui, dans tous ses discours, ne feint de l'adorer
Que pour mieux la corrompre et la déshonorer?

BERSIANE.

Vous le dirais-je ? hélas ! dans le siècle où nous sommes,
C'est presqu'ainsi, Thisbé, que sont faits tous les hommes.

THISBÉ.

Ah ! que l'enfer vengeur engloutisse à jamais
Ces monstres qui, marchant de forfaits en forfaits,
Corrupteurs trop adroits de la vertu des filles,
Portent le déshonneur dans le sein des familles!
Qui vers d'affreux plaisirs par le vice transportés,
Dans les tourments d'autrui cherchent leurs voluptés,
Et qui, fiers d'immoler chaque jours des victimes,
Osent s'énorgueillir du nombre de leurs crimes!

Mais conviens néanmoins que s'il est des amants
Sans cesse prêts à faire et rompre des serments,
Il en est dont le cœur aimant avec constance
Mérite qu'on l'écoute et qu'on le récompense;
Pyrame est de ce nombre, et son sensible cœur,
En cherchant à me plaire, aspire à mon bonheur;
Aussi, sur ses vertus tout mon amour se fonde,
Et sans crainte avec lui je fuirais tout au monde.

BERSIANE.

Thisbé, mon amitié, dans ce triste récit,
Ne voit déjà que trop l'erreur de votre esprit,
Et dans les sentiments d'une fausse noblesse
Découvre avec douleur votre propre faiblesse;
Nous bravons le malheur quand il est loin de nous,
Et n'y croyons enfin qu'en tombant sous ses coups.
Excusez ces conseils dont la voix vous offense,
Et rapportez-vous-en à mon expérience;
Pyrame vient, adieu, je vous laisse avec lui.

SCÈNE II.

PYRAME, THISBÉ.

PYRAME.

J'ose jusques à toi pénétrer aujourd'hui,
Pour t'annoncer qu'un dieu toujours inexorable,
A la fin à nos vœux se montre favorable;
De mes parents cruels j'ai fléchi le courroux,
Et Pyrame bientôt deviendra ton époux,
Si, chassant de son cœur une rage inhumaine,
De ton père à ton tour tu désarmes la haine.

THISBÉ.

Serait-il vrai, Pyrame? un espoir si flatteur
De ton cœur qui se flatte est sans doute une erreur?
Pardonne, après les maux que chaque jour j'endure,
Le bonheur en effet me semble une imposture.

PYRAME.

Rien n'est plus vrai, crois-en à la sincérité
D'un cœur qui n'a jamais trahi la vérité;

Mon amour a su vaincre et désarmer mon père,
Il pardonne, Thisbé, ce pardon est sincère ;
Mais quel hasard ici t'offre seule avec moi ?

THISBÉ.

C'est qu'aujourd'hui mon père est allé chez le roi.

PYRAME.

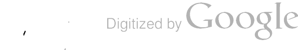
Connais-tu le motif d'une telle visite ?
Un noir pressentiment à cet égard m'agite ;
Excuse, ma Thisbé, ce présage secret,
Un véritable amant est toujours inquiet ;
Il croit qu'à chaque instant tout contre lui conspire,
Un rien fait son bonheur, un rien fait son martyre,
Et la crainte est en lui l'aliment de l'amour.

THISBÉ.

Ah! n'appréhende rien, mon âme est sans détour ;
Pourquoi me répéter mes ardeurs éternelles?
Les serments ne sont faits que pour les infidèles ;
Laissons-leur ces liens, garants astucieux,
Que la fraude inventa pour tromper encor mieux ;
Mais écoute : le ciel, en ce jour si propice,
Veut auprès de mon père un autre sacrifice,
Plus il doit te coûter, plus il me sera doux ;
Par toi, de nos parents, peut finir le courroux,
Leur faisant oublier d'affligeantes vétilles,
Que l'amour de nos cœurs passe dans nos familles,
Et qu'un jour notre hymen les joignant toutes deux
Couronne deux amants et fasse cent heureux.

PYRAME.

Vertueuse Thisbé, par ce dessein sublime,
Combien à mon amour tu sais mêler d'estime!
Toi, d'un pareil effort et la cause et l'objet,
Daigne me seconder dans ce hardi projet ;
Aux genoux d'un tyran confondons nos prières,
Nos larmes, nos soupirs, nos vœux et nos misères ;
Par un si grand amour, par autant de vertus,
Que son cœur insensible à la fin soit vaincu ;
Et désarmant pour nous sa haine et sa colère,
Qu'il s'étonne une fois de sentir qu'il est père ;
Pourrait-il refuser? mais, ô ciel! le voici.



THISBÉ.

Que vais-je devenir?

SCÈNE III.

Les Précédents, SILLAR, NARBAL.

NARBAL.

Qui vous amène ici?
Si c'était la vengeance, apprenez, téméraire,
Que Narbal de sa main pourrait vous satisfaire.

PYRAME.

Un autre sentiment m'a conduit en ce jour.

NARBAL.

Un autre sentiment, parlez, lequel?

PYRAME.

L'amour.

NARBAL.

Quoi! vous osez prétendre à la main de ma fille?
Vous! à jamais haï de toute sa famille;
Vous! sans titre, sans bien et né d'obscurs parents!

PYRAME.

La vertu dans le monde égalise les rangs;
Et pour unir mon sang au sang de votre espèce,
Je porte dans mon cœur mes titres de noblesse;
Et ce cœur généreux, jusque dans ses transports,
Aime Thisbé pour elle, et non pour ses trésors;
Daignez donc à mes vœux...

NARBAL.

L'insolence est extrême!

PYRAME.

Mon père vous pardonne, agissez-en de même.

NARBAL.

Non, la haine en mon cœur ne mourra qu'avec moi,
Et ma vengeance ici va retomber sur toi,
Si par un prompt départ...

THISBÉ.

Voulez-vous en tyran,
A cette haine affreuse, immoler votre enfant?

Et n'exercer sur lui vos droits, votre puissance,
Que pour lui faire, hélas! maudire l'existence?
O mon père!

NARBAL.

Thisbé, par tant d'indignités,
Pouvez-vous avilir le sang dont vous sortez?
Va, crois que pour jamais...

PYRAME.

Epargnez sa misère,
Vengez-vous sur moi seul et du fils et du père.

NARBAL, tirant un poignard et allant sur lui.

Eh bien! meurs!

THISBÉ se jette au-devant de son père et couvre Pyrame.

Ah Pyrame!

SILLAR.

Arrêtez, ce courroux
Est indigne d'un père, est indigne de vous;
Par un peu de douceur il n'est rien qu'on ne gagne.
Souffrez, belle Thisbé, que je vous accompagne.

(Il la prend par la main et sort; Pyrame se retire également par le fond du théâtre, en faisant ses adieux à Thisbé).

SCÈNE IV.

NARBAL.

Je reviens de la cour, et Sillar avec moi
Doit disposer ma fille à l'amour de son roi.
Le destin qui t'élève au rang de souveraine,
Thisbé, va mettre en toi la fierté d'une reine,
Et Pyrame, bientôt de ton cœur oublié,
Ne t'inspirera plus qu'une froide pitié.
Que je dois m'applaudir, dans un jour si prospère!
O noble ambition, je puis te satisfaire;
Je puis donc à la fin éclipser mes rivaux;
Qu'il est doux pour mon cœur de n'avoir plus d'égaux!
Pour toi, Thisbé, brûlant d'une nouvelle flamme,
L'aspect d'une couronne éblouira ton âme;

Quelqu'ennemi qu'on soit du luxe et de l'éclat,
L'on prend avec plaisir un plus brillant état;
D'un œil indifférent on ne voit point un trône,
L'on s'unit volontiers à la main qui le donne;
Et notre ambition, maîtresse de nos sens,
Dispose notre cœur à tous les sentimens;
Du refus de Thisbé n'ayons donc rien à craindre;
Qu'elle se détermine ou qu'elle veuille feindre,
Un roi devant lequel le monde est à genoux
D'un si faible rival ne sera point jaloux.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SILLAR, THISBÉ.

THISBÉ.

Non je ne conçois pas l'amour de votre maître ;
On peut donc chez les grands s'aimer sans se connaître,
Et se passionner pour ce qu'on n'a point vu ?

SILLAR.

Pardonnez ; vos attraits à ses yeux ont paru,
C'était dans ces jardins dont la magnificence
A de Sémiramis signalé la puissance ;
Le soin de vous distraire y conduisant vos pas,
Ce roi, de cent beautés, distingua vos appas ;
Un trouble involontaire, une secrète flamme
Aussitôt malgré lui s'empara de son âme,
Et se rendit bientôt maîtresse de ses sens :
Je lui rendrai justice, il combattit long-temps ;
Long-temps de sa grandeur occupant sa mémoire,
Il voulut immoler son amour à sa gloire ;
A peine au plaisir même un instant il volait,
Qu'un sentiment plus fort vers vous le rappelait ;
Ces yeux ont triomphé du maître de la terre,
Et n'ayant pu les vaincre il aspire à leur plaire ;
A vos pieds, mieux que moi, venant vous le jurer,
Dans peu, lui-même ici saura vous l'assurer :
En attendant, Thisbé, souffrez que je m'acquitte
D'un devoir important, objet de ma visite.

(Il lui présente un écrin.)

Acceptez ces présents de la part de mon roi,
Je dois vous les offrir pour gage de sa foi.

THISBÉ, refusant.

Hélas ! ici tantôt, un destin trop contraire
Assez vous a prouvé qu'un autre a su me plaire,

Ce cœur qu'on veut séduire est à lui pour jamais,
Et rien, non rien ne peut le changer désormais.
Je n'accepte donc point ces fastueuses marques
Qui prouvent moins l'amour que l'orgueil des monarques;
Rendez-lui ces présents qu'il m'envoie aujourd'hui;
Si j'aimais votre roi, je l'aimerais pour lui.
Vous le voyez, Sillar, je m'explique sans feinte,
La vertu dans mon cœur a banni toute crainte:
Si le Roi dans ces lieux daigne me visiter,
Devant lui, vous, mon père et l'univers entier,
Les mêmes sentiments sortiront de ma bouche.

SILLAR.

Tant de grandeur me plaît et tant d'amour me touche;
Mais, Thisbé, savez-vous qu'un monarque à son gré
Croit devoir obtenir ce qu'il a désiré?
Et las de vous prier il pourra vous contraindre,
Et qu'en le refusant vous avez tout à craindre?
Hélas! que je vous plains!

THISBÉ.

Pourquoi me plaindre tant?
On ne peut, quand on aime, être injuste et méchant;
Il saura respecter un nœud si légitime,
Et pour lui mon amour ne sera point un crime.

SILLAR, à part.

O! justice des dieux, j'implore ton pouvoir!
Protége l'innocence et comble son espoir,
Mais qu'ai-je à redouter de mes persécuteurs,

(*Il fait nuit.*)

Des lions pourraient-ils égaler les fureurs?
Mais, Thisbé, pour vous voir, le monarque s'avance;
Dans ses yeux enflammés déjà je lis d'avance,
Combien à cet amour son cœur a succombé.

SCÈNE II.

Les précédents, LE ROI, NARBAL, suite du Roi.

LE ROI.

Je parais devant vous, adorable Thisbé,

Pour rendre hommage au droit que la beauté vous donne,
Et pour vous présenter mon cœur et ma couronne;
Ne vous étonnez point d'un semblable projet,
Dès lors que je vous vis, je fus votre sujet.
Le sort qui vous fit naître en une classe obscure,
Me rendit souverain pour venger son injure;
Je vous devais un trône, et je viens vous l'offrir :
C'est à vous d'y monter, à moi de vous servir;
Daignez donc, acceptant l'autorité suprême,
Gouverner cet empire et régner sur moi-même.
Sémiramis nouvelle, à vos pieds tous les rois
Viendront se prosterner et demander des lois;
Mon peuple m'a pressé de choisir une reine :
Qui mieux que vous, Thisbé, doit être souveraine?
Qui de plus de vertus pourrait orner ma cour
Et mériterait mieux le respect et l'amour?
En sortant désormais de l'état où vous êtes,
Cette ville superbe et ces riches conquêtes
Vont vous appartenir; vous n'avez qu'à parler,
Et rien à vous bientôt ne pourra s'égaler.
Pour moi, d'un seul regard je fais trembler la terre;
Mais de cette grandeur contemplez la misère,
Quand celui qui de fers a chargé tant d'humains
En voudrait aujourd'hui recevoir de vos mains;
Oui, tel est mon désir; que dis-je? ma prière!
Thisbé, ne croyez pas qu'un caprice éphémère
De mon cœur criminel vous rende le jouet,
Plus que votre beauté, votre vertu me plaît.
C'est vous qui de mon règne illustrant la mémoire,
Ferez seule à la fois mon bonheur et ma gloire :
L'Assyrien jaloux d'obéir à vos lois,
Aisément, j'en suis sûr, confirmera mon choix.
Venez donc, acceptant mon cœur et Babylonne,
De ces lieux à l'autel et de l'autel au trône.

THISBÉ.

Cette haute vertu qui paraît vous toucher,
Grand roi, me détermine à ne vous rien cacher;
Et par l'aveu d'un cœur qui sans feinte s'exprime,
Thisbé doit encor plus mériter votre estime :

Seigneur, j'aime et ne puis tromper vos sentiments;
Un autre amant que vous a reçu mes serments;
Mon âme dès l'enfance à la sienne attachée,
Par nul effort humain n'en peut être arrachée;
Et quelque soit du sort l'arrêt encor douteux,
L'autel ou le tombeau nous unira tous deux
Pardonnez, mais, par vous, vous devez reconnaître
Que de ses sentiments on n'est pas toujours maître.
Ne vous flattez donc point, seigneur, que votre amour
Puisse en persévérant obtenir du retour;
L'art de dissimuler, qu'à d'autres j'abandonne,
Ne peut corrompre un cœur qui fuit l'éclat d'un trône;
Et puisqu'il m'est ici permis de m'exprimer,
Seigneur, je vous respecte et ne puis vous aimer.

(Elle sort).

SCÈNE III.

LE ROI, NARBAL, SILLAR.

NARBAL.

O mon roi, pardonnez à ce comble d'outrage!
Votre présence seule a retenu ma rage;
Sans mon respect, ici, devant vous et Sillar,
Cette main la perçait de cent coups de poignards;
Et Narbal furieux, plus grand que la nature,
Aurait dans son sang même expié son injure.
Ah! comment réparer ce douloureux affront?
Le premier dont la honte ait fait rougir mon front;
Pour venger à l'instant votre gloire avilie,
Parlez, que voulez-vous, je vous offre ma vie?

LE ROI.

Narbal, je reconnais à ce beau désespoir
Ce que peuvent sur toi l'honneur et le devoir;
Et loin de te punir du crime de ta fille,
Je veux de mes bienfaits honorer ta famille;
Mais comment réparer le malheur de ce jour?

NARBAL.

Je conduirai Thisbé demain à votre cour,
Puis de là vers l'autel, par cette main traînée
Je la force à choisir la mort ou l'hyménée;

Puisque votre bonté consent à l'excuser,
Je vais pour ce projet, seigneur tout disposer.

LE ROI.

Je suis impatient d'en savoir la nouvelle.

SCÈNE IV.

LE ROI, SILLAR.

SILLAR.

Croyez-vous donc, seigneur, que d'une âme cruelle
Ainsi vous parviendrez à fléchir la rigueur?

LE ROI.

Désormais je renonce à posséder son cœur.

SILLAR.

A ce prompt changement quel motif vous décide?

LE ROI.

La perfidie apprend à devenir perfide,
Je la hais maintenant autant que je l'aimai.

SILLAR.

Et comment cet amour s'est-il sitôt calmé,
Quand tout à l'heure encor vous la vouliez pour femme.

LE ROI.

Ah! j'ignorais alors qu'elle adorât Pyrame,
J'ignorais que ce cœur, dont j'étais énivré,
Par un si vil amour se fût déshonoré.
A cette passion, si funeste et si prompte,
Le croiras-tu, Sillar, a succédé la honte,
De mon abaissement je rougis en ce jour,
Et ma gloire blessée étouffe mon amour;
Mais je veux, maîtrisé par un juste caprice,
Que Thisbé, si hautaine, à mes genoux fléchisse;
Je veux lui rendre en roi ces superbes mépris
Que sur son front altier ma douleur a surpris;
Cette reine d'hier, demain est mon esclave,
Oui, demain à mon tour, ô Thisbé, je te brave!
Du faîte de mon trône insultant à ton deuil,
L'éclat de ma grandeur confondra ton orgueil.

Quel triomphe pour moi d'apercevoir tes larmes ,
A tes charmes encor ajouter mille charmes ,
D'entendre tes accents, de compter tes soupirs ,
Dans ta propre douleur de trouver des plaisirs ,
D'affecter à tes yeux une barbare joie
En contemplant les maux dont ton âme est la proie ,
Et de pouvoir, instruit par ta sévérité ,
Te donner des leçons d'insensibilité.

SILLAR.

Vous vous connaissez mal : un seul mot de sa bouche
Désarmera bientôt ce cœur dur et farouche ,
En vain vous voudriez vous tromper en ce jour,
Vous aimez ; votre haine atteste votre amour.

LE ROI.

Je le sens ; mais dis-moi , de quel œil cette belle
A reçu les présents que tu portais pour elle ?
Dans son orgueil encore a-t-elle méprisé
Des dons si précieux ?

SILLAR.

Elle a tout refusé ,
Pyrame lui suffit.

LE ROI.

C'en est trop , cette offense
Excite contre lui mon cœur à la vengeance.
Connais-tu ce Pyrame ?

SILLAR.

Oui , seigneur, par hasard
Je l'ai vu ; c'est ici sa maison.

LE ROI.

Cher Sillar,
Ton roi peut-il compter sur un sujet fidèle ?

SILLAR.

N'en doutez pas , seigneur, et croyez que ce zèle
Qui pendant quarante ans sut si bien vous servir,
A l'état comme à vous est tout prêt d'obéir.

LE ROI.

Eh bien , prouve-le-moi : ce soir, quand la nuit sombre
Aura sur les mortels développé son ombre,

Prends ce poignard, et va d'un bras officieux
Immoler à son roi ce rival odieux.
Prends-le, dis-je.

SILLAR.

Ah seigneur ! comment pouvez-vous croire
Que par un tel forfait j'aille souiller ma gloire?
Sillar peut vous servir à la cour, aux combats,
Mais ne peut se prêter à des assassinats.

LE ROI.

Quoi ! tu crains pour tes jours, et la peur te tourmente ?

SILLAR.

Je ne crains point la mort, je ne crains que la honte.

LE ROI.

La honte suit le lâche, ennemi du danger,
Qui pardonne un affront, ou n'ose s'en venger.

SILLAR.

Seigneur, loin d'exalter une action infâme,
Résistez bien plutôt aux transports de votre âme;
On doit, quand on gouverne, être maître de soi.

LE ROI.

Ah Sillar! on est homme avant que d'être roi.
Qui saura sous quels coups a tombé sa victime ?

SILLAR.

Le crime fait dans l'ombre, en est-il moins un crime?

LE ROI.

Ton roi de tout danger saura te garantir.

SILLAR.

On échappe à la peine et point au repentir.

LE ROI.

Rejettant loin de toi cette vaine chimère,
Abandonne la crainte à l'esprit du vulgaire;
Je brave tout, Sillar, et veux être vengé.

SILLAR.

Non, seigneur, tout en vous n'est point un préjugé;
Et lorsque la nature en traits ineffaçables
Y grava de sa main l'amour de nos semblables,
Par le frein des remords elle sut arrêter
Quiconque de ses lois oserait s'écarter;

Quand le crime un moment briserait cette entrave,
Il en est une encor que jamais il ne brave;
On n'en peut imposer aux yeux d'un dieu vengeur,
Qui voit nos actions, qui lit dans notre cœur.
Ah seigneur! songez donc qu'un instant de faiblesse
Peut vous ôter le fruit de vingt ans de sagesse,
Songez que rien n'échappe à la postérité,
Que sur la nuit des temps règne la vérité,
Qu'aux plus lâches tyrans servant un jour d'outrage,
L'horreur de votre nom passera d'âge en âge;
Et qu'enfin, tout couvert d'un opprobre éternel,
Il vieillira, maudit de la terre et du ciel :
Pardonnez, mon audace à de quoi vous déplaire,
Je le sais, mais, seigneur, tel est mon caractère;
Jamais Sillar ne sut, courtisan imposteur,
Flatter l'orgueil d'un maître et corrompre son cœur.

LE ROI.

Je veux dans mes états que ma volonté règne,
Je veux qu'on la respecte et même qu'on la craigne.

SILLAR.

Vous, seigneur, qu'on a vu vertueux autrefois,
Pouvez-vous de l'honneur ainsi braver la voix?
Un seul moment, hélas! daignez ici m'entendre,
De toutes vos fureurs que pouvez-vous attendre?
Le dirai-je, la honte; enfin, tous ces fléaux,
Ces tyrans de leurs peuples et bientôt leurs bourreaux,
Voyez-les chaque jour, entourés de victimes,
Chercher leur sûreté dans l'excès de leurs crimes;
Et bientôt de l'état rompant tous les liens,
Contre le trône même armer les citoyens.
Voulez-vous donc, seigneur, partager leur délire,
Et comme eux exercer un criminel empire?
Une lâche rigueur ne convient qu'aux tyrans
Qui répriment des maux par des maux bien plus grands.
La plus douce victoire, et la plus belle même,
Est celle que l'on peut remporter sur soi-même.
Au nom de votre gloire et de l'humanité,
Oubliez un projet que l'erreur a dicté;

Songez, de votre cœur donnant une autre marque,
Que l'amour des sujets est l'appui du monarque,
Que cet heureux appui ne s'ordonne jamais,
Qu'on ne peut l'obtenir qu'à force de bienfaits;
De Nimrod, votre aïeul, voyez l'exemple auguste,
Il n'est grand à nos yeux que parce qu'il fut juste;
Et chef sage d'un peuple et sans frein et sans mœurs,
Sa modération lui gagna tous les cœurs.

LE ROI, ironiquement.

Vraiment, quoiqu'à ma honte, il faut que je l'avoue,
De semblables discours méritent qu'on les loue;
On ne couvrit jamais de plus de dignité
La désobéissance et l'infidélité;
D'autres moins délicats, partageant mon offense,
Voudront bien s'abaisser à servir ma vengeance,
Et briguant un danger réservé pour Sillar,
Frapper un vil sujet sans crainte et sans égard.

SILLAR.

Seigneur!

LE ROI.

Expliquez-vous?

SILLAR, à part.

Si j'osais!

LE ROI.

Le temps presse:
Choisissez à l'instant ma haine ou ma tendresse,
Eprouverai-je encor un cruel démenti?

SILLAR, à part.

Hélas! pour le sauver il n'est que ce parti.

LE ROI.

Vous dites.

SILLAR, vivement.

Que j'accepte avec reconnaissance
Le soin de votre honneur dont je réponds d'avance;
Ce soir, n'en doutez plus, mon zèle généreux
Saura vous délivrer d'un rival odieux;
Honteux d'avoir si mal expliqué ma pensée,
Je reviens de l'erreur qui m'avait abusé;

Jaloux de mériter, seigneur, vos amitiés,
J'oserai vous servir plus que vous ne croyez.

LE ROI.

Ah ! de mon cœur enfin tu dissipes le trouble,
Et pour toi, cher Sillar, ma tendresse redouble;
Si tu veux mettre à prix ce service important,
Ah parle ! et quel qu'il soit je l'acquitte à l'instant ?
Trop heureux si par toi je fléchis cette ingrate ;
Pour moi je me retire, adieu donc, je me flatte
Que dans peu tu viendras, Sillar, en mon palais,
De ce hardi projet m'annoncer le succès.

SILLAR.

Croyez qu'en tout, Sillar obtiendra votre estime.

(Le Roi sort avec sa suite qui était restée dans le fond du théâtre).

SCÈNE V.

SILLAR, *seul.*

Oui, Sillar l'obtiendra, mais non pas par un crime ;
Non pas en immolant les amants malheureux,
Mais en les protégeant et les sauvant tous deux,
En vous sauvant vous-même, en ce jour de furie,
De vos propres remords et de l'ignominie.

SCÈNE VI.

NARBAL, THISBÉ.

NARBAL.

Laissant à votre choix ma haine ou mon amour,
J'ai voulu près de vous m'expliquer à mon tour;
Ah ! dépose ta haine, et rends à ta victime
Ce qu'elle aimait le plus, ton amour, ton estime.
Ma fille, vous savez avec quelle tendresse
Ma bonté jusqu'ici forma votre jeunesse,
Vous savez que mon cœur, par mille et mille soins,
Prévient à tous moments vos goûts et vos besoins,
Et que sur tous les points, prompt à vous satisfaire,
Envers vous j'ai rempli tous les devoirs d'un père;

Pour m'en récompenser, voyons, qu'avez-vous fait ?
Je vais le rappeller sans doute avec regret :
Vous avez, au mépris de l'honneur, du scrupule,
Trompé pendant quinze ans ma bonté trop crédule ;
Regardez avec qui ce crime fut commis ?
Ingrate ! avec le fils de nos seuls ennemis !
Dois-je ici le nommer cet odieux Pyrame,
Qui jusque sous mes yeux vous déclara sa flamme ;
Et quand mon bras vengeur allait pour l'en punir
Votre bras criminel a su me retenir ;
Hélas ! ce n'est pas tout : un illustre monarque
De son auguste foi vous envoie une marque,
Et vous la refusez pour livrer votre cœur
Au mortel le moins noble, au plus vil séducteur ;
Quand après tant de torts le repentir vous reste,
Vous persistez encor dans une erreur funeste,
Et sans égard pour lui, ni pour vous, ni pour moi,
Vous osez refuser la main de votre roi.
Ce discours, je le vois, a de quoi vous confondre,
Et dans votre douleur vous n'osez me répondre ;
Mais parlez, je suis père, et mon cœur toujours bon
A côté de l'offense a placé le pardon :
Il en est temps encor, montrez-vous donc ma fille,
Et devenez enfin l'honneur de ma famille.

THISBÉ.

Mon père, il est un dieu juste et bon à la fois,
Devant qui les mortels sont tous égaux en droits :
C'est à son tribunal, mon unique refuge,
Qu'un jour enfin, tous deux, nous trouverons un juge ;
Daignez, en attendant ce jugement divin,
Permettre qu'à mon roi je refuse ma main.
Pardonnez si Thisbé refuse une couronne,
Le bonheur avec nous ne monte point au trône ;
Son éclat importun, à mes yeux présenté,
Ne saurait m'éblouir de sa vaine clarté ;
Je crois, en respectant le sang qui m'a fait naître,
Que je dois à mon tour apprendre à me connaître :

La fille de Narbal, au trône de Bellus,
N'a pas droit d'élever ses modestes vertus ;
Je n'achèterai point de pareils priviléges,
Par un serment impie et des vœux sacriléges ;
Me punisse le ciel de ce parjure !

NARBAL.

Eh bien !
Prenez votre parti, je prends aussi le mien,
Nous verrons qui des deux sera maître de l'autre ;
Apprenez mon projet comme j'apprends le vôtre :
Demain femme d'un roi qui veut vous couronner,
L'univers à vos pieds viendra se prosterner,
Ou bien dans une tour, Thisbé déshonorée,
De Pyrame à jamais se verra séparée.
C'est là le temple seul qu'on doit à ses vertus.

THISBÉ.

Mon père !

NARBAL.

Obéissez, ou vous n'en avez plus !

SCÈNE VII.

THISBÉ.

Pour me persécuter il m'en reste un encore,
Contre ses cruautés, ciel ! c'est toi que j'implore ;
Jamais je n'eus autant besoin de tes secours ;
Mais que vois-je ? Pyrame !

SCÈNE VIII.

THISBÉ, PYRAME.

THISBÉ.

Au péril de tes jours,
Qui peut donc de ces lieux t'avoir ouvert l'enceinte ?

PYRAME.

L'amour, ce sentiment au-dessus de la crainte,
Qui brave le trépas, les rois, l'autorité,
Et qui tremble à l'aspect de l'infidélité.

THISBÉ.

Je frémis!

PYRAME.

Quel motif, tantôt en ce lieu même,
A fait venir le roi?

THISBÉ.

Ciel!

PYRAME.

Parlez donc?

THISBÉ.

Il m'aime.

PYRAME, avec fureur.

Il t'aime, il se pourrait, il serait mon rival!
Ah! loin d'être abattu par un coup si fatal,
Je saurai sur son trône, au milieu de sa gloire,
D'un cœur qui m'appartient lui ravir la victoire,
Au milieu de sa garde attaquer ce tyran,
Et fidèle à l'amour expirer en amant.

THISBÉ.

Tu me connais bien mal, quand ton cœur me soupçonne
D'oser lui préférer un sceptre, une couronne,
Et trahir sans regret mes serments et ma foi;
Ce soupçon qui m'offense est indigne de toi.

PYRAME.

Pardonne à mon amour, Thisbé, sa jalousie
Au plus ardent amour cette crainte est unie,
Dans l'état où je suis, on le sent encor mieux,
Et qui n'est pas jaloux n'est pas bien amoureux;
Mais comment aujourd'hui détruire cette entrave?
Thisbé, notre malheur à chaque instant s'aggrave.
Ton père que l'orgueil n'a que trop abusé
Aux volontés du roi n'aura rien refusé,
Et se croyant déjà le père d'une reine,
Partout en prend les airs et la morgue hautaine.

THISBÉ.

En lui, de plus en plus je vois ce changement,
Cher Pyrame, et c'est là mon plus cruel tourment;
Mes chagrins, mes soupirs, enfin rien ne le touche,
Et cet arrêt cruel est sorti de sa bouche:

» Demain femme d'un roi qui veut vous couronner,
» L'univers à vos pieds viendra se prosterner ;
» Ou bien dans une tour, Thisbé déshonorée,
» De Pyrame à jamais se verra séparée. »

PYRAME.

De honte et de douleur ici veux-tu périr?

THISBÉ.

Ah! pour m'en délivrer que faut-il faire?

PYRAME.

Fuir ;
Je te l'ai dit cent fois et le répète encore.

THISBÉ.

Par un exil honteux que je me déshonore!

PYRAME.

C'est par de faux serments qu'on est déshonoré.

THISBÉ.

Ce que voudra le ciel ici je l'attendrai;
Près d'un père et d'un roi déposant mes alarmes,
Ils pourront s'attendrir à l'aspect de mes larmes.

PYRAME.

Ce n'est point par des pleurs qu'on fléchit des tyrans,
L'image de nos maux rend leurs plaisirs plus grands;
Il faut briser ses fers ou périr leur victime.

THISBÉ.

Hélas!

PYRAME.

Tout est permis pour se soustraire au crime;
Songe donc que ton père, obéissant au roi,
Va bientôt à sa cour te traîner malgré toi,
Et qu'il te va falloir, d'un égal sacrifice,
Ou marcher à l'autel, ou marcher au supplice;
Contre un père, un monarque, et les dieux et le sort,
Que te restera-t-il?

THISBÉ.

Mon honneur et la mort!

SCÈNE IX.

Les Précédents, SILLAR.

SILLAR.

Je ne m'attendais guère à vous trouver ensemble,
Et rends grâce au hasard qui tous deux vous rassemble ;
Je viens vous révéler un terrible projet :
Pyrame, vous surtout, vous en êtes l'objet....
Je frémis de poursuivre.

PYRAME.

Achevez, je vous prie ?

SILLAR.

Il s'agit à l'instant de vous ôter la vie.

THISBÉ.

O ciel!

PYRAME.

De ce forfait quel est l'auteur ?

SILLAR.

Le roi.

PYRAME.

Et pour l'exécuter, quel est le monstre ?

SILLAR.

Moi.

PYRAME, offrant son sein.

Frappe donc.

THISBÉ.

Arrêtez !

SILLAR.

Rassurez-vous, Pyrame ;
J'ai long-temps combattu cette action infâme,
Long-temps de ce forfait j'ai voulu l'écarter,
Et toutes mes raisons n'ont fait que l'irriter ;
Voyant que sans faillir vous seriez la victime,
J'ai feint de me charger moi-même de ce crime ;
Et c'est pour vous sauver, que Sillar assassin
A promis à son roi de vous percer le sein.

PYRAME.

Homme, ange, ou dieu, comment faut-il que je t'appelle ?
O toi qui viens de faire une action si belle !

Tu vécus à la cour, et son souffle empesté
N'a donc pu de tes mœurs souiller la pureté :
Ainsi dans sa bonté, le ciel fait sur la terre
Croître auprès des poisons la plante salutaire.

SILLAR.

Malgré l'ordre d'un roi, j'ai fait ce que j'ai dû
On peut dans tous les rangs pratiquer la vertu ;
Et ce bras qu'en tout temps guide ma conscience
Ne répandra jamais le sang de l'innocence.

PYRAME, avec transport, avec retenue.

Bien ! Sillar ! bien, seigneur, ces principes sacrés
Sont et seront toujours dignes d'être admirés !
Hélas ! pour mettre un frein à leurs projets sinistres,
Pourquoi tous les méchants n'ont-ils de tels ministres?

SILLAR.

Pour le malheur du monde il en est autrement.
Mais il faut qu'à la cour je me rende à l'instant;
Adieu, sur tout ceci gardez bien le mystère,
Et voyez maintenant ce qu'il vous reste à faire.

THISBÉ.

Ah ! pour prix du trépas dont vous l'avez sauvé,
Votre nom dans nos cœurs sera toujours gravé.

SCÈNE X.

PYRAME, THISBÉ.

PYRAME.

Je connais à présent les dangers que je coure,
Que le même moyen tous les deux nous secoure;
Menacé de la mort, et toi de maux plus grands,
Attendrons-nous ici l'arrêt de nos tyrans?
Certes, pour un mortel que l'humanité guide,
Mille bras brigueront cet affreux parricide.

THISBÉ.

Tant que le sort pour moi s'est montré rigoureux,
Je l'avouerai, ses coups m'ont paru moins affreux;
Je voyais mon trépas d'un œil que rien n'étonne,
Mais à l'aspect du tien ma force m'abandonne;

Moi, sur ton corps sanglant, au milieu des bourreaux,
J'irais de l'hyménée allumer les flambeaux,
Aux mains d'un assassin joindre ma main coupable !
La plus horrible mort me paraît préférable.
Oui, s'en est fait, fuyons; mais quel obscur réduit
Peut nous mettre à couvert du sort qui nous poursuit;
N'importe, en quelque lieu qu'il nous faille aller vivre,
Parle, Pyrame, parle, et Thisbé va te suivre.

PYRAME.

Non, jamais en un jour, nul mortel je le croi,
Ne fut et plus à plaindre et plus heureux que moi,
Et ne vit, aux tourments dont-il était la proie,
Succéder aussitôt l'espérance et la joie;
Mais à notre bonheur avant de nous livrer,
Occupons-nous, Thisbé, du soin de l'assurer;
Ecoute : quand Phébus au bout de sa carrière
Dans le sein de Thétis éteindra sa lumière,
Nous quitterons ces lieux tous les deux en secret,
Et viendrons nous rejoindre au bord de la forêt,
Près de la tombe auguste où le grand roi repose,
Et sous le mûrier blanc qu'une fontaine arrose;
Là, sans crainte, sans honte et loin de tous les yeux,
De notre hymen sincère attestant tous les dieux,
Nous serrerons enfin ces chaînes fortunées
Qui doivent à jamais unir nos destinées.

THISBÉ.

Puisse la pureté d'une telle union
Nous obtenir du ciel la bénédiction.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt ; on y voit le tombeau de Ninus, un mûrier blanc, et un ruisseau, qui coule au pied ; il fait nuit.

SCÈNE I.

THISBÉ, *un voile blanc sur la tête.*

Enfin donc, de vos mains la victime échappée,
Bourreaux, de vos projets voit la rage trompée,
Et va goûter ici ces plaisirs ravissants
Dont si souvent l'image a tourmenté ses sens ;
Mais pourquoi dans mon âme un trouble involontaire
Vient-il me dire arrête : hélas ! que vas-tu faire ?
Tu vas dans un instant, et d'un cœur résolu,
Perdre le fruit heureux de vingt ans de vertus ;
Et suivant le penchant d'une ardeur criminelle,
Te livrer aux remords d'une honte éternelle....
Qu'ai-je dit ? oublierai-je en mon funeste sort,
Que je n'eus à choisir que la fuite ou la mort ?
Qu'on voulait m'enchaîner par un hymen infâme,
Et jusque sous mes yeux assassiner Pyrame ?
Grand Dieu ! tu m'es témoin qu'en ce funeste jour
J'ai dû malgré moi-même obéir à l'amour ;
L'amant qu'on persécute en est plus cher encore ;
Heureux, on sait l'aimer ; malheureux on l'adore.
D'un sort impitoyable affrontant le courroux,
Tout mortel est un Dieu quand il souffre pour nous ;
Ah ! puissent, épargnant une faible victime,
Retomber sur toi seul, mes malheurs et mon crime !...
Mais Pyrame en ces lieux tarde bien à venir,
Quel sujet si long-temps peut donc le retenir ?
De notre rendez-vous c'est bien ici la place,
Et chaque objet encor à mes yeux la retrace.

(Elle fixe le tombeau de Ninus).

Sous ce marbre orgueilleux, le plus puissant des rois,
De la mort comme un autre éprouve donc les lois :

Que lui servait, hélas ! d'envahir tant de terre,
Lorsqu'il ne lui fallait qu'aussi peu de poussière ?
Ici sont réunis le sage et le héros,
L'égalité parfaite est au fond des tombeaux...
Pour redoubler l'effroi dont mon âme est atteinte,
Tout inspire en ces lieux et l'horreur et la crainte.

(Elle fait quelques pas et voit le ruisseau).

Quel triste souvenir imprime en mon esprit
Le murmure importun de ce ruisseau qui fuit ;
D'une invincible main subissant la puissance,
Il vole s'abîmer dans une mer immense :
Ainsi la vie, hélas ! va d'un cours agité
Se perdre pour jamais dans une éternité.

(Elle s'assied sur un banc de gazon).

Contre les noirs chagrins de cette affreuse idée,
Tâchons de rassurer mon âme intimidée ;
Le ciel impitoyable en ses injustes lois,
Ne m'a point condamnée à périr dans ces bois.
Voilà bien ce mûrier dont le discret feuillage
Doit prêter à l'hymen son amoureux ombrage.
Le Dieu dont la bonté veille sur l'univers,
Cher Pyrame, en palais changera ces déserts ;
Vous, pour prix des baisers que vous donne ma bouche,
Fleurs, vous nous prêterez votre amoureuse couche ;
Et vous, chantres des bois, par vos concerts charmants,
Vous viendrez célébrer l'hymen de deux amants.
Ah ! si j'eusse obtenu, d'un destin plus prospère,
D'embrasser à la fois mon époux et mon père !

(Elle se lève).

Mon père !... qu'ai-je dit ? au plus cruel bourreau,
Thisbé peut-elle encor donner un nom si beau !
Lui, qui la repoussant du sein de sa famille,
Au milieu de ces bois expose ainsi sa fille ;
Et qui de ses chagrins loin de la consoler,
Ne se sert de ses droits que pour mieux l'accabler.
Non, non, il a perdu ce sacré caractère
Que le ciel imprima sur le front d'un bon père ;

Qu'il n'y prétende plus, lui, qui dans sa fureur
Cause tous les tourments qui déchirent mon cœur.
Vous, qu'aux pieds des autels l'intérêt seul appelle,
Qui jurant, sans aimer, une flamme éternelle,
Parjures envers Dieu, la nature et la loi,
Osez promettre un cœur dont un autre a la foi,
Je n'imiterai point votre odieux exemple.
Oui, grand dieu! d'un cœur pur j'aborderai ton temple;
Quand ma voix jurera d'adorer un amant,
Mon âme toute entière avouera ce serment.
Malheureux qui peut craindre, en cette auguste fête,
Que la foudre en éclat ne tombe sur sa tête,
Et changeant tout à coup un spectacle aussi beau,
Du trône de l'hymen ne lui fasse un tombeau.

(On entend le rugissement des lions.)

Ciel! quels rugissements ont frappé mon oreille!
Jamais terreur ne fut à ma terreur pareille.

(Les mugissements cessent).

Pyrame ne vient point, et seule ici, le trouble
De moment en moment en mon âme redouble;
Hâte tes pas, arrive et bannis mon effroi,
Il serait trop cruel de mourir loin de toi.

(Les rugissements deviennent plus forts et plus rapprochés).

Que vois-je! de lions une troupe sanglante
Porte dans tous ces lieux la mort et l'épouvante!
Fuyons; où fuir? O ciel! prompt à me protéger,
Guide et soutiens mes pas dans un pareil danger.

(Elle fuit dans le fond du théâtre en laissant flotter son voile).

SCÈNE II.

PYRAME, *entrant un instant après, par l'endroit où Thisbé est sortie, tient dans ses mains son voile ensanglanté. Il tombe sur le banc de gazon où Thisbé s'était assise.*

Je n'en puis plus douter, Thisbé, tu m'es ravie,
Un monstre a-t-il détruit une aussi belle vie?

Ton voile ensanglanté qu'ont rencontré mes pas,
Ne m'annonce que trop cet horrible trépas;
Ses membres délicats, privés de sépulture,
Des plus vils animaux vont être la pâture.

(Il se lève).

O! féroce lion, qui déchira son flanc,
Comment as-tu donc pu répandre un si beau sang?
Je t'aurais mille fois donné le mien, sans doute,
Afin d'en épargner seulement une goutte.
Viens, achever sur moi ton barbare repas,
Tu pourras par le mien expier son trépas.
S'il faut que ma Thisbé dans ton sang se confonde,
Tu seras le tombeau le plus sacré du monde.
Mais quoi! dois-je accuser les lions et les loups,
Quand moi-même en ces lieux lui donne un rendez-vous?
Ces animaux n'ont fait qu'apaiser leur famine:
C'est moi qui l'exposai, c'est moi qui l'assassine,
C'est moi qui de mes mains ai creusé son tombeau;
Je devais la défendre et je suis son bourreau.
Quoi! Thisbé, c'est donc moi, moi qui te sacrifie!
Qui pourrait désormais m'attacher à la vie?....
Ce cœur, qu'aucun destin n'a jamais abattu,
Sent dans ce jour cruel expirer sa vertu.
Vainement, ô Thisbé! j'en voudrais faire usage,
L'excès de mes malheurs a lassé mon courage;
Et dans ce même cœur, qui bravait tout danger,
A peine en ai-je encor assez pour te venger.

(En regardant le voile).

De Thisbé si long-temps toi qui couvris les charmes,
Voile teint de son sang et baigné de mes larmes,
Témoin de son supplice et témoin de mon deuil,
Objet cher, avec moi descends dans le cercueil;
O Thisbé! chez les morts, dans ma douleur funeste,
Je t'offrirai de toi le seul bien qui me reste.
O ciel! pour m'arracher aux horreurs d'ici bas,
Si ta bonté daignait m'envoyer le trépas!....
Pourquoi le demander, n'en suis-je pas le maître!
L'homme n'est malheureux, qu'autant qu'il veut bien l'être.

Qu'autant que sa vertu, par un pénible effort,
Lui fait chérir la vie et redouter la mort.
Celui qui met un terme au tourment qui l'accable,
Aux yeux des immortels est-il inexcusable ;
Trop faible pour porter un fardeau si cruel,
Lui-même il le dépose aux pieds de l'éternel.

(En montrant le mûrier).

Hâtons donc le moment d'une fin que j'implore,
Là, je dus être heureux, là je dois l'être encore.

(Après une pose).

Grand dieu! l'infortuné frappé dans son sommeil,
Ne survit point du moins aux horreurs du réveil;
D'un trépas qu'il reçoit, il n'est point le complice,
Et peut d'un front serein aborder la justice.
N'importe, il faut, du sort toujours persécuté,
Nous montrer aussi grand que notre adversité,
Regretterai-je un monde ingrat, jaloux, perfide,
Qu'anime la vengeance et que l'intérêt guide;
Un monde où l'on commet tous les forfaits divers;
Où le juste succombe, où règne le pervers.
Où le seul choix est d'être assassin ou victime,
Où j'ai vu le bonheur peint sur le front du crime,
Tandis que la vertu fuyant parmi ces bois
Eprouvait du destin les implacables lois.
Hélas! faut-il qu'ainsi l'univers se régisse ?
Providence éternelle, où donc est ta justice ?
Elle existe pourtant, Eh! bien, dans mon malheur
Devant-elle aujourd'hui j'invoque sa fureur.

(Il tonne).

Tonne, dieu tout puissant, et réduis tout en poudre !
Quand j'ai perdu Thisbé, je puis braver ta foudre.
Ta justice, que dis-je ? en est-il donc encor,
Quand Thisbé dans ces bois vient de trouver la mort ?
Ah! réponds-moi, grand dieu, dans sa misère extrême,
Que t'avait fait Thisbé ? Thisbé, la vertu même !
Qui, toujours respectant un funeste devoir,
Avait entre tes mains confié son espoir;

Sa beauté, sa candeur et sa faible innocence
N'ont-elles pu donner des droits à la clémence !
Hélas ! oublia-t-elle, au comble du malheur,
La voix de la décence et la voix de l'honneur ?...
Eh ! quand l'amour aurait égaré sa jeunesse,
Devais-tu la punir d'un instant de faiblesse;
Avec tant de rigeur, juste ciel ! ici bas
Il est tant de forfaits que tu ne punis pas !
Hélas ! dans cet instant où le mortel impie
Va rendre dans tes mains le flambeau de la vie,
Accablé, déchiré par le remords rongeur,
Il n'éprouve que trop qu'il est un dieu vengeur.
Mais, Thisbé, ma douleur trop long-temps se témoigne,
La mort nous désunit, que la mort nous rejoigne.

(Il se frappe et tombe sous le mûrier.)

SCÈNE III.

THISBÉ, *sans voile et les cheveux épars.*

A peine ai-je repris et ma force et ma voix;
Hélas ! j'allais périr victime dans ces bois,
Si mon voile en tombant, d'un lion poursuivie,
N'eût fixé sa fureur et préservé ma vie.

(Elle avance sous l'arbre.)

Mais qui peut sous cet arbre ainsi braver la mort;
Je me rassure enfin ! c'est Pyrame qui dort.
Au lieu d'un rendez-vous, dans cet affreux asile,
Comment peut-il goûter un sommeil si tranquille ?
Pour moi, depuis long-temps, amour tu m'as appris
A passer sans dormir et les jours et les nuits.
Peut-être il rêve à moi. Son corps est insensible !
Le sang coule ! il est mort, ciel ! quel trépas horrible !
Quelle raison a pu, toi-même, de ta main,
Te décider, Pyrame, à te percer le sein ?
Aurais-tu donc pu croire, en ta rage cruelle,
Qu'un instant ta Thisbé te devînt infidèle ?
Oh non ! un tel transport ne t'a pas agité,
Tu connaissais mon cœur et n'en as point douté.

Mais que vois-je en tes mains ? approchons sans alarmes,
Mon voile tout sanglant est baigné de tes larmes !
Ah ! je sais maintenant l'objet de ton transport,
Pyrame, et c'est donc moi qui t'ai donné la mort;
Console-toi du moins, car aujourd'hui la mienne
Après tant de malheurs suivra de près la tienne.

(Elle prend le poignard de Pyrame.)

Pour les infortunés la vie est un fardeau
Qu'ils doivent déposer dans le fond du tombeau;
Cette mort, qu'aujourd'hui sans effroi je contemple,
Père trop inhumain, doit te servir d'exemple.
Viens contempler ce sang répandu par tes mains!
Viens jouir du succès de tes affreux desseins !
Au comble de l'horreur, j'aurais quelque plaisir
Si nos trépas pouvaient te coûter un soupir;
Si ton âme, à la fin plus sensible et plus tendre,
Des pleurs du repentir inondait notre cendre;
Si de tant de rigueur, déplorant les effets,
Tu détestais les maux que toi seul nous as faits.
Dans la nuit du tombeau ta fille va descendre,
Puisse-t-elle en mourant à la pitié te rendre.
Quand tu viendras ici, daigne au moins, daigne alors
Dans un même cercueil enfermer nos deux corps.
C'est là mon dernier vœu, ma dernière prière;
Ne me refuse pas une faveur si chère,
Et qu'on dise, en voyant un trépas aussi beau,
Comme ils n'avaient qu'une âme, ils n'ont eu qu'un tombeau.

(Elle se frappe et tombe auprès du corps de Pyrame.)

FIN.

